

PER
A-76
CON

DTS

L'ABEILLE

Revue Mensuelle
Illustrée
pour la Jeunesse



Les Frères de l'Instruction Chrétienne
Laprairie (P.Q.)

10^e ANNÉE — N° 100 — Avril 1935 — Abonnement, \$ 0.75.

L'ABEILLE

Paraît tous les mois, juillet et août exceptés.

Elle a reçu une bénédiction spéciale de S. S. Pie XI.

Publiée avec l'autorisation de S. Exc. Mgr l'Evêque de St-Jean,
et la permission des Supérieurs.

SOMMAIRE

Mot d'ordre : Si le grain de blé ne meurt, p. 319. — Miettes d'Evangile, p. 323. — Lettre de Mgr Mc Carthy, p. 328. — Nonni, p. 330. — Coin du Croisé, p. 338. — Echos des maisons de formation, p. 340. — Propos africains, p. 342. — Coin des amicales, p. 345. — Une horloge géante, p. 347. — Le Frère Célestin-Louis, p. 348. — Journal de voyage, p. 350. — Petite cité dans la grande, p. 353. — Un Tharcisius mexicain, p. 355. — Variétés, p. 358.

NONNI

Le capitaine Foss, craignant les terribles icebergs, a ramené son voilier le "Valdemar" à l'embouchure du golfe de l'Eyjafjord où il a jeté l'ancre. Il attend, pour repartir, un vent favorable. A bord c'est vacances. Les matelots s'amuse. Owe et Nonni brûlent du désir de leur jouer un bon tour. C'est trouvé : on imitera le grognement de l'ours polaire... Mais bientôt on entendit les cris perçants de deux petits drôles que l'on fouettait... Longtemps, ils conserveront un souvenir cuisant de cette aventure. Bref, tout est à lire dans la nouvelle tranche du délicieux récit de Nonni.

RÉSULTATS

Nos lecteurs ont manifesté un grand enthousiasme pour le concours de mots croisés. Plusieurs lettres charmantes accompagnaient les solutions. En général les copies ont été mieux présentées qu'en décembre. Nous avons reçu en tout 319 travaux de 42 centres différents. Sur ce nombre le jury de correction a relevé 243 bonnes réponses.

Voici les noms des heureux gagnants : Mlle Irène Pelletier, *St-Léandre*; — Maurice Martel, *Dolbeau*; — Joseph Elias, *Port-au-Prince (Haïti)*; — Charles-Aimé Boutet, *Ecole Morissette*; — Léopold Langevin, *Ecole St-François-Xavier*; — R. Pelletier, *Pointe-Gatineau*. — De jolies récompenses leur ont été expédiées.

M. André Talamas, de Port-au-Prince, Haïti, nous a fait parvenir son concours par avion postal : fait unique dans l'histoire de "L'Abeille" depuis sa fondation.

PER
A-76/5



“Si le grain de blé ne meurt...”

(St Jean, XII, 24-25).

(Dialogue entre “L’Abeille” et l’un de ses jeunes Lecteurs)



DANS notre dernier entretien, cher Lecteur, je vous rappelais la grande doctrine évangélique du renoncement à soi-même, et je vous disais : “Celui-là s’aime beaucoup qui sait bien se haïr.”

Aujourd’hui je me propose de revenir sur le même sujet en vous expliquant cette parole de Jésus : “En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il demeure seul; mais s’il meurt, il porte beaucoup de fruit”.

LECTEUR. — *Encore un sujet qui fait peur !... Vous êtes terrible, chère Abeille !*

A. — *C’est un sujet tout à fait de saison, puisque nous sommes en plein carême. Au reste, cher Lecteur, ce serait de ma part vous témoigner bien peu d’estime que de vous cacher les enseignements de l’Evangile. Un vrai chrétien — et je sais que vous désirez l’être — ne craint pas d’entendre parler de la mortification; il n’ignore pas qu’elle est le CHEMIN DE LA GLOIRE ÉTERNELLE.*

L. — *Je vous demande pardon; j’aurais dû me souvenir de cette parole que vous nous avez si souvent répétée : TOUT PRÈS DU CALVAIRE, IL Y A LE SÉPULCRE GLORIEUX !*

A. — *Oui, oui; c'est le même chemin qui conduit au Calvaire et à la gloire du paradis. Oh ! la belle doctrine ! Heureux les chrétiens qui la comprennent et qui la mettent en pratique !*

L. — *Seriez-vous assez bonne de me préciser cette doctrine ?*

A. — *Voici : pour embellir et enrichir sa vie, il faut accepter de faire mourir beaucoup de choses en soi. Mais revenons à la comparaison du grain de blé dont Notre-Seigneur s'est servi : ce sera plus facile à comprendre.*

Si le grain de blé pouvait sentir et parler, il se débattrait sans doute pour empêcher que le cultivateur ne le sème. De grâce, lui crierait-il, ayez pitié de moi ! Ne me jetez pas dans la terre humide et froide où je vais bien sûr périr. . . .

Petit grain de blé, lui répondrait le cultivateur, laisse-moi faire. Sans doute, quelque chose de toi va mourir, mais la meilleure partie de toi, le germe de vie que tu renfermes, va se développer; tu grandiras; tu deviendras un bel épi portant trente, soixante ou même cent grains dorés. Quelle différence alors entre toi et les grains de blé que j'ai laissés dans le grenier ! Tu le vois, la vie ne t'est pas enlevée, mais changée en une meilleure.

L. — *Certes, chère Abeille, c'est une belle leçon que celle du grain de blé; je la goûte beaucoup.*

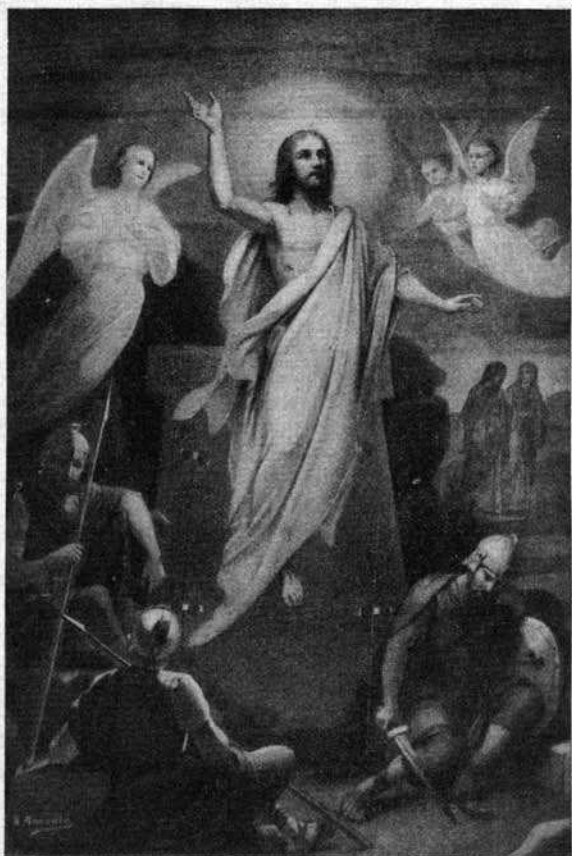
A. — *L'application de cette leçon à notre âme est facile. Le baptême, vous le savez, dépose en nous le germe d'une vie nouvelle, vie supérieure, vie magnifique. Mais ce n'est qu'un germe : il faut qu'en nous l'enfant de Dieu se développe, grandisse et se fortifie, et cela ne peut avoir lieu que par la mort de l'homme de péché qui est en nous, par suite de la faute de nos premiers parents.*

L. — *Comment pouvons-nous faire mourir en nous l'homme de péché ?*

A. — *Il faut l'empêcher d'agir, le ligoter, de façon qu'il meure peu à peu. Alors l'enfant de Dieu, que nous sommes, sera complètement maître de notre âme; n'étant plus contrarié par son ennemi, il pourra à son aise VIVRE SA VIE; il deviendra semblable à Jésus, beau, pur, saint, digne de Dieu, digne du ciel.*

L. — *Pardonnez mon ignorance, chère Abeille, mais je vous serais reconnaissant de m'expliquer comment on peut ligoter en soi l'homme de péché ?*

A. — *L'homme de péché est orgueilleux, vaniteux, jaloux, vindicatif, colère, gourmand, paresseux, avide de plaisirs mau-*



LA RÉSURRECTION

vais. Dès qu'on le sent se réveiller, il faut prier Jésus et Marie de nous aider, et courageusement et sans pitié, le refouler et l'enchaîner. On le peut toujours quand on prie bien et qu'on fait de bonnes et fréquentes communions. Si vous le laissez maître de votre âme, il tuerait l'enfant de Dieu qui est en vous.

L. — Cette fois, chère Abeille, je comprends le pourquoi de la mortification; je vois clairement qu'il y a quelque chose en nous à qui il faut de toute nécessité donner le COUP DE MORT.

A. — N'oubliez donc jamais cette grande leçon du grain de blé jeté en terre, à savoir que la vie naît de la mort, que le sacrifice est la condition d'une vie supérieure, multipliée, féconde.

La mort du Christ a donné la vie éternelle à la multitude des élus. Le sang des martyrs a été et est encore une semence de chrétiens. Les saints ont fait mourir en eux, ici-bas, leurs appétits mauvais, et aujourd'hui, ils jouissent d'une vie admirable. Considérez, autour de vous, le prêtre, le religieux, la religieuse; plus que les autres, ils meurent aux jouissances et aux plaisirs de ce monde; mais, de ce fait, ils ont une vie surnaturelle plus riche, et ils donnent de leur plénitude aux âmes qui les entourent.

Ainsi, cher Lecteur, si l'on vous presse de sacrifier vos penchants déréglés, ce n'est pas pour vous amoindrir, mais pour vous grandir. Être loyal, doux, obéissant, pur, laborieux, pieux envers Dieu, charitable envers ses semblables, ce n'est pas vivre moins, c'est vivre davantage; c'est être très grand, très noble, très beau, puisque c'est RESSEMBLER À JÉSUS-CHRIST.

L. — Oh! chère Abeille, tout cela est bien beau! A vous écouter, j'éprouve le désir et je prends la résolution d'être, moi aussi, le grain de blé jeté en terre.

F. CÉLESTIN-AUGUSTE

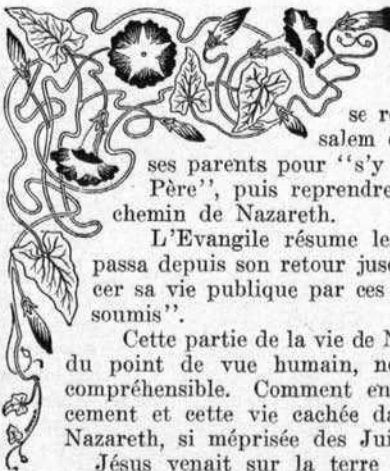
A l'occasion de votre fête le 6 avril prochain, et de notre centième numéro de la revue, nous sommes heureux, T. C. F. Célestin-Auguste, de vous offrir nos meilleurs vœux de bonheur et nos sentiments de très vive gratitude. Vos mots d'ordre si apostoliques sont pour nous des consignes sacrées. Puissent-ils longtemps encore, — jusqu'au 200ème numéro et au-delà, — venir nous édifier et nous entraîner au bien.

LES RÉDACTEURS ET LES LECTEURS DE "L'ABEILLE"



Vie cachée de Jésus

“IL LEUR ÉTAIT SOUMIS.”



Dans le numéro de mars, nous avons vu N.-S., parvenu à l'âge de douze ans, se rendre au Temple de Jérusalem et y demeurer à l'insu de ses parents pour “s'y occuper des choses de son Père”, puis reprendre avec Joseph et Marie le chemin de Nazareth.

L'Évangile résume les dix-huit années qu'il y passa depuis son retour jusqu'au moment de commencer sa vie publique par ces seuls mots : “Il leur était soumis”.

Cette partie de la vie de N.-S., si nous la considérons du point de vue humain, nous paraît étrange et incompréhensible. Comment en effet, expliquer cet effacement et cette vie cachée dans la petite bourgade de Nazareth, si méprisée des Juifs ?

Jésus venait sur la terre pour sauver le monde et il n'avait qu'un temps limité pour accomplir sa mission. Il semble donc qu'il eût dû se mettre à l'œuvre le plus tôt possible, et sa première manifestation au Temple, au milieu des Docteurs, étonnés et ravis, semblait l'inviter à poursuivre sa mission d'éclairer les hommes et de leur montrer le vrai chemin du ciel.

La sagesse et la science qu'il venait de manifester n'étaient pas d'un âge si tendre et sans doute les Docteurs et le peuple n'eussent éprouvé aucune répugnance à suivre les enseignements d'un enfant si prodigieux. Le succès semblait assuré, surtout s'il y avait joint dès lors les miracles qu'il pouvait multiplier à l'infini. L'enthousiasme ainsi créé lui aurait amené des foules toutes dévouées et il aurait pu opérer rapidement la conquête du monde.

Que la sagesse divine est différente de celle des hommes ! Une telle carrière eût été brillante, mais tous les hommes n'auraient pu l'imiter ; et il n'est pas naturel à un enfant de douze ans de s'élançer si jeune dans le tourbillon de la vie active.

* * *

C'est l'orgueil, l'ambition et la désobéissance qui avaient perdu le monde à son origine. Dans les plans divins il fallait le racheter par la pratique des vertus opposées à ces vices. Voilà pourquoi N.-S. se retire dans la ville méprisée de Nazareth et s'y adonne à l'exercice d'un métier bien vulgaire, sous la direction de saint Joseph.

D'aucuns seraient tentés de croire et de dire que Jésus y perd son temps, un temps si précieux. Eh quoi ! Jésus perd son temps ? Mais ne fait-il pas la volonté de son Père ? Qu'y a-t-il au monde de plus grand et de plus important que d'accomplir cette divine volonté ?

Jésus à Nazareth travaille autant pour le salut du monde que plus tard il le fera par ses prédications. Quand il aime, prie et adore, il rend à Dieu tout l'hommage qui lui est dû, tout l'amour qu'il mérite. Chacun des battements de son cœur, chacune de ses pensées, chacun de ses actes, possède assez de vertu pour sauver le monde entier. Dès lors, de quoi lui servirait-il d'être reconnu un peu plus tôt par quelques Juifs ou quelques Romains ? Jésus enfant et adolescent, Jésus ouvrier à Nazareth est autant le Fils de Dieu que le Jésus qui prêche et opère des miracles dans la Galilée, que le Jésus qui meurt pour nous à Jérusalem ou qui se tient enfermé dans nos tabernacles pour se donner à nous et y recevoir nos adorations.

* * *

Saint Luc nous dit que "*Jésus avançait en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes.*"

Jésus avançait en âge par la force des choses et du temps, comme tout le monde ; mais il avançait aussi en grâce, c'est-à-dire qu'à mesure qu'il avançait en âge il laissait paraître chaque jour un peu plus la grâce et la sainteté dont il était rempli.

Cependant rien d'extraordinaire pour attirer sur Lui d'une manière spéciale les regards de ses compatriotes ; point d'actions d'éclat ou de miracles, point de manifestations de sa divinité ou de sa science qui eussent pu éblouir les foules. Jésus préférait vivre humble, caché, ignoré.

Aucun de ses compatriotes ne se doutait de sa grandeur, et quand plus tard, il se mit à lire et à commenter les Saintes Ecritures, tous furent étonnés et même scandalisés. "*D'où lui*

vient cette science ?, se disaient-ils ; n'est-ce pas là le fils du charpentier Joseph ?''

Le propre de l'homme c'est de s'agiter, de se démener beaucoup, de faire du bruit pour attirer sur lui l'attention de ses



semblables. Dieu, au contraire, agit dans le calme, dans le silence ; ses plus grandes œuvres s'opèrent dans la prière, la retraite et dans la vie humble et cachée.

Par sa vie cachée à Nazareth, Jésus a voulu nous donner l'exemple de toutes les vertus qu'il nous invite à pratiquer pour

le suivre et nous apprendre que les grandes destinées ont besoin de préparation; que la valeur d'une existence ne se mesure pas au bruit qu'elle fait; que le mérite des actes dépend moins de leur éclat que de la perfection et de l'intention pure avec lesquelles ils sont accomplis.



Parmi les nombreuses vertus dont Jésus nous donne l'exemple à Nazareth, admirons les trois suivantes :

1° *Son obéissance.* "Il leur était soumis". Cette obéissance il la pratique non seulement dans sa petite enfance, mais encore après sa douzième année et pendant son adolescence, à l'âge où s'affirme chez nous le besoin de l'indépendance. Bien qu'il reconnaisse la vertu et les mérites de Marie et de Joseph, il sait cependant qu'il leur est infiniment supérieur; néanmoins il ne s'en prévaut pas.

Il s'empresse de rendre avec la meilleure grâce et le plus grand empressement les services les plus humbles que comportait leur vie de pauvres ouvriers. En agissant ainsi il regardait leur volonté comme étant la volonté de Dieu, et il nous apprend à obéir de même à nos parents et à nos supérieurs à tous les degrés.

La soumission à Dieu et à ceux qu'il a chargés de la direction de nos âmes, au lieu de nous abaisser et de nous avilir, nous relève et nous ennoblit, car c'est à Dieu que nous obéissons dans leur personne et cette obéissance vaut mille fois mieux que les jeûnes et les pénitences que nous nous imposons par notre propre volonté. L'obéissance vaut mieux que tous les sacrifices et tous les holocaustes.

2° *Son amour du travail.* Quand il est en âge d'apprendre un métier, il prend tout naturellement celui de son père. Sous les ordres de Joseph, il fabrique des outils, des meubles, soit à l'atelier, soit chez les clients.

Jésus a voulu travailler, non en amateur, ou par délassément; non pour faire diversion à l'ennui ou attirer l'attention sur Lui, mais pour gagner sa vie, parce que c'est la loi commune à tous les hommes, et pour nous apprendre la beauté et la noblesse du travail et comment nous devons le sanctifier.

3° *Sa pauvreté.* De riche qu'il était au ciel, Jésus s'est fait pauvre. Il est né dans le plus grand dénuement; il a habité une pauvre demeure dans une pauvre bourgade; il a gagné sa vie à la manière des pauvres, à force de travail, exerçant un métier obscur et pénible. Sa nourriture et ses vêtements étaient ceux des pauvres.

A la vue d'un exemple venant de si haut, les pauvres peuvent-ils se plaindre de leur sort ? Le souvenir de Jésus travaillant et souffrant est bien propre à leur donner plus de courage dans leur labeur et plus de patience dans leurs privations.

D'autre part, comment la pensée de Jésus pauvre et travaillant de ses mains, ne nous porterait-elle pas à aimer davantage les déshérités qui nous entourent, à les respecter et à leur venir en aide, d'autant plus que Jésus regarde comme fait à lui-même tout ce que nous faisons pour eux ?

* * *

C'est une grossière illusion de s'imaginer que la richesse est une condition du bonheur et du succès ici-bas. Trop souvent, au contraire, elle empoisonne l'existence humaine, en causant des soucis sans nombre et en engendrant une soif insatiable des plaisirs qui laissent l'âme inassouvie et en proie aux remords.

Jésus lui préfère la pauvreté. Il a pratiqué cette vertu au plus haut degré, depuis son enfance dans la Crèche jusqu'à sa mort sur la Croix. Il la recommande instamment à ses Apôtres et à ses disciples, et c'est même la première condition qu'il pose à ceux qui veulent marcher à sa suite : *“Allez, vendez ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, puis venez et suivez-moi.”*

Comme nous venons de le voir, Jésus nous prêche dans sa vie cachée aussi éloquemment que dans sa vie publique ; il nous montre comment nous devons nous préparer dès notre jeune âge à la mission qu'il nous confiera plus tard.

Chers Lecteurs, avant la fin du Carême, faites un retour sur vous-mêmes. Comment imitez-vous N.-S. dans sa vie cachée ? Montrez-vous la même docilité envers vos parents et le même empressement à leur rendre tous les services en votre pouvoir ? Etes-vous leur joie et leur consolation ? Grandissez-vous en sagesse et en vertu comme Jésus ?

Comment priez-vous ? Etes-vous de plus en plus assidus à la messe sur semaine et à la communion fréquente ? Donnez-vous toujours le bon exemple à vos camarades ?

Si Dieu vous a départi des talents, n'êtes-vous pas empressés de les montrer et de vous en prévaloir ?

Vous ne savez pas encore peut-être ce que Dieu demandera de vous plus tard, ou bien vous n'êtes pas encore décidés sur le choix définitif de votre vocation ou état de vie. Imitiez Jésus à Nazareth ; préparez-vous-y par la prière, le travail et la soumission la plus entière à vos parents à la maison et à vos maîtres en classe.

THE BISHOP'S HOUSE,
307, CONGRESS STREET,
PORTLAND, MAINE.

A nos Frères de l'Instruction Chrétienne,
Alfred, Maine.

Cher Frère Boniface,

JE suis heureux de vous exprimer ici ma sincère gratitude pour l'envoi de "L'Abeille", revue si chrétienne appelée à faire tant de bien à notre jeunesse.

Je considérerai comme une grande faveur sa diffusion dans nos écoles catholiques françaises du diocèse de Portland. Je souhaite qu'elle y accomplisse sans entrave sa mission apostolique et s'oppose aux agents du mal qui dirigent une si grande partie de la littérature moderne.

Par ses nouvelles instructives et morales, elle rafraîchira l'esprit chrétien dans nos familles aussi bien que dans nos écoles.

Par conséquent c'est de tout cœur que je donne mon approbation à votre œuvre éducatrice et apostolique. Je prie le bon Dieu de vous accorder un succès digne de vos efforts et de vos sacrifices.

Veillez accepter, comme témoignage de mon aide matériel, mon abonnement pour quelques années.

Tout en vous exprimant de nouveau ma profonde gratitude je me souscris,

Votre tout dévoué en N.-S.,

† Joseph Ed. MC CARTHY,
Evêque de Portland.

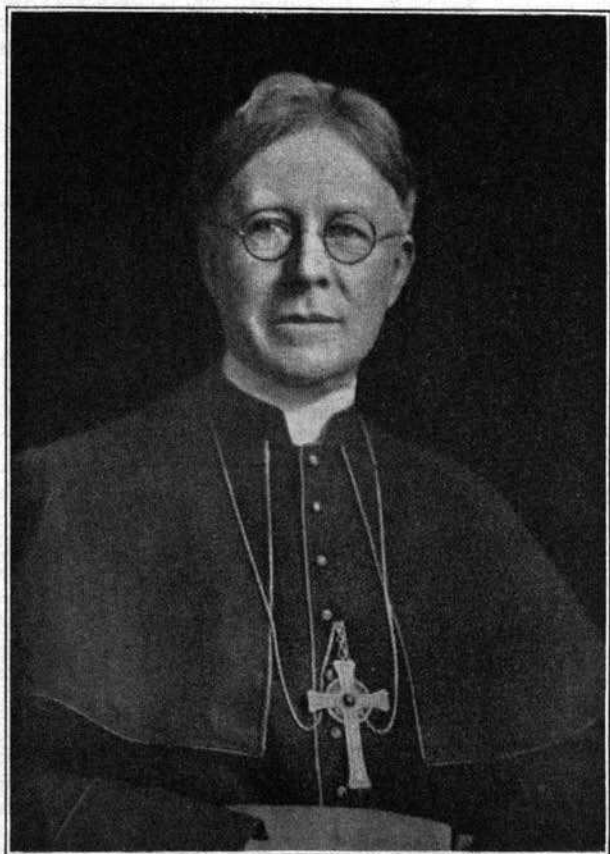
Son Exc. Mgr Mc Carthy, notre évêque, s'est toujours montré d'une bienveillance exquise pour nous et nos œuvres.

Le 30 novembre 1932, le vénérable évêque venait administrer la Confirmation dans notre petite chapelle d'alors, à six de nos Juvénistes d'Alfred.

Le 21 août 1934, il bénissait notre nouvelle chapelle.

Le 1^{er} décembre 1934, il bénissait la chapelle privée de notre communauté de Biddeford. Dernièrement, il se proposait de venir donner quelques conférences à nos jeunes.

Que le Seigneur daigne bénir son apostolat ! et le conserve longtemps encore à la tête du beau diocèse de Portland.



*A Son Excellence
Mgr Joseph Edward MC CARTHY,
évêque de Portland,
"L'Abeille" présente ses respectueux hommages.*

NONNI

PREMIÈRES AVENTURES

RÉSUMÉ DES CHAPITRES DÉJÀ PARUS. — Nonni, Islandais de 12 ans, ira étudier en France. Il quitte à regret ses parents. Le voilier le "Valdemar" le conduira à Copenhague. Nonni se rendra ensuite à Avignon (France). Choyé par le capitaine, le pilote et le petit mousse Owe, il est heureux. Ouragan sur mer. Nuit mouvementée. Un pays extraordinaire.

MAIS c'est inconcevable ! m'écriai-je enfin. Nous avons fait au moins vingt-quatre heures de course en pleine mer et nous voici maintenant de retour au point même d'où nous sommes partis ? C'est plus que bizarre.

— D'abord, Nonni, nous ne marchions pas en ligne droite. Nous avons décrit de grands zigzags.

— Pourquoi donc ?

— Voici : te souvient-il qu'hier tu prétendais flairer l'odeur des icebergs ? Eh bien, oui, ils étaient là, ces monstres. Le capitaine le savait fort bien, avant même que tu ne t'en sois mêlé. Ils couvraient toute la mer devant nous. M. Foss plusieurs fois a voulu les dépasser, mais sans y réussir. Pour comble, le vent nous est devenu contraire; il ne restait plus qu'à fuir à toutes voiles du côté d'où nous venions. Et maintenant l'ancre est jetée à l'embouchure du fjord.

— Quel ennui, Owe ! Que ferons-nous ici ?

— Nous attendrons un vent favorable et, de nouveau, alors, nous chercherons à fuir nos sauvages ennemis.

— Cela peut durer ?

— Personne ne le sait. Il est à prévoir toutefois que nous resterons ici plusieurs jours."

Certes, notre situation manquait d'agrément, mais à quoi bon se plaindre ? Nous n'avions qu'à nous accommoder aux caprices de la glace et du vent. Ils nous tenaient sous leur dépendance. Je remerciai Owe de ses renseignements et retournai sur le pont. Tous regardaient vers le nord et deux lunettes scrutaient sans cesse l'horizon. J'inspectais, moi aussi, de côté et d'autre, avec une avide curiosité, quand j'entendis parler d'un navire en vue. Je braquai aussitôt les yeux et découvris, bien

loin à l'horizon, un petit point blanc. A ma question, un matelot répondit que ce devait être un navire marchand de Copenhague, quittant Akureyri, et qui cinglait vers le Danemark.

— Et où va-t-il maintenant ?

— Il vient de notre côté; comme nous, sans doute, il craint les icebergs."



Le "*Ludwig Popp*" arriva bientôt.

Mais on ne put tomber d'accord sur le nom du bâtiment. "Ce serait bien le *Ludwig Popp*, un navire marchand, disait le capitaine. — Plutôt le *Rachel*, remarquait un matelot."

Sans perdre une minute, je cours à la cambuse et, jouant l'important, j'annonçai : "A mon tour, ami, de t'apporter une nouvelle. Tu vas en ouvrir des yeux ! Allons, devine ?

— Impossible. Je n'ai aucune idée de quoi il s'agit.

— Alors, écoute ! Un navire vient sur nous du nord. Les uns tiennent pour le *Ludwig Popp*, les autres pour le *Rachel*. Tous deux sont de Copenhague. Je parie que c'est le *Rachel*. Et toi ?

— Ah ! ne fais pas le malin, Nonni. Si tu paries pour le *Rachel*, je suis bien forcé de prendre le "*Ludwig Popp*."

— Bien, Owe. Donc, tu dis *Ludwig Popp*; moi je dis *Rachel*. Que parions-nous ?

— Pourquoi pas des figues ou des raisins secs, répondit le petit futé. Est-ce que ça va ?

— Oui, allons-y pour des raisins secs."

Là-dessus, je sortis en hâte. Le navire se rapprochait de minute en minute. Enfin, on put y lire à la lunette : *Ludwig Popp*. Owe avait gagné; il s'agissait d'acquitter ma dette. J'allai droit au pilote. "Auriez-vous la bonté, Monsieur le pilote, de me donner quelques raisins secs. J'ai perdu un pari contre Owe et je les lui dois."

Le brave homme se mit à rire. "Descends dans la cabine, dit-il; tu sais bien où ils sont." Je le remerciai avec effusion et m'en allai chercher le prix de la victoire. Owe jubilait, en recevant les petites grappes aplaties; mais il en fit aussitôt deux parts et le régale se prit en commun.

Le *Ludwig Popp* arriva bientôt: un joli double-mât, guère plus important que notre "*Valdemar*".

Nous nous saluâmes par un retentissant hourra et, peu après, le nouveau venu jetait l'ancre à nos côtés.

XIII. — JOYEUSE VIE À BORD

Notre voyage se trouvait interrompu. Pour l'équipage, c'était vacances.

Dès que le vent fut tombé, les vagues s'étalèrent et la mer devint lisse comme du satin. L'air se maintenait froid et d'une rare transparence. Les hommes cherchaient à tromper les heures par toutes sortes de passe-temps, de jeux, de plaisanteries. On nous laissait quelque peu à nous-mêmes; Owe et moi, nous en profitions pour nous livrer à cent espiègleries. Notre âge servait d'excuse. Une fois, pourtant, les choses se gâtèrent.

Un après-midi, tandis que les trois matelots devisaient sur le pont, je me glissai dans leur cabine, sans qu'ils s'en aperçussent, et je me mis à chercher quel bon tour je pourrais leur jouer dans un moment, à l'heure du café. Une petite table, entourée de bancs, tenait le milieu de la pièce exigüe; à droite et à gauche se trouvaient les couchettes, deux sur chaque côté. Les ouvertures pratiquées dans la paroi de planche étaient si étroites qu'un homme de forte taille n'aurait pu que difficilement y passer.

J'eus vite fait mon plan.

“Oui, voilà qui va très bien, dis-je en moi-même. Je m'introduirai dans l'une de ces couchettes et me blottirai dans un coin. Quand les matelots seront là, je pousserai une sorte de grognement; ils croiront qu'une bête se tient dans le voisinage du navire.”

Ah ! la bonne farce !

Mais il importait de mettre Owe dans le secret. Son aide m'était nécessaire pour mener à bien toute l'affaire. Je regagnai le pont. Mon retour ne fut pas plus remarqué que mon absence. Alors je courus à la cambuse.

“Owe, dis-je à voix basse, veux-tu m'aider à jouer une petite farce aux matelots ? Histoire de rire !

— Volontiers, Nonni; qu'as-tu décidé ?

— Voilà : je vais aller dans leur cabine et me cacherais dans ton lit. Pendant ce temps, tu feras croire aux hommes que des ours blancs et d'autres monstres marins rôdent parfois autour des navires.

Quand les matelots descendront tout à l'heure, je grognerai comme un ours. Mais toi, dès que tu m'entendras, tu les rappelleras sur le pont : il ne faut pas qu'ils me surprennent.”

Owe approuva mes plans; nous pouvions commencer. Je me fauflai dans la cabine, grimpai lestement dans la couchette d'Owe et me tapis dans un coin. J'entendis bientôt les hommes dans l'escalier, parlant haut. Un moment et la porte s'ouvre; les voici installés autour de la table. Retenant mon souffle, je ne perdais rien de leurs propos. “C'est vraiment extraordinaire, disait le plus vieux, qu'un enfant de cet âge puisse être aussi naïf !

— Et quel manque de bon sens, ajoutait un autre !

D'où viendraient-ils, ces ours et ces monstres marins ?

— Oh ! de quoi faire rire même un ours polaire, plaisanta un troisième ! Enfin, il est encore jeune; on ne saurait lui en vouloir !

— Ne soutenait-il pas qu'il avait vu quelque chose ? interrompit le cadet.

— Non, il n'aurait qu'entendu un grognement et il prétend que le petit Islandais l'a perçu comme lui.

— Alors, ils sont aussi nigauds l'un que l'autre !

— Tonnerre ! s'écria l'ancien en frappant du poing sur la table ! Il faudrait attraper ces deux moineaux et leur administrer une bonne râclée : l'esprit leur reviendrait à coup sûr.

— Oui, le remède serait sans réplique, approuvèrent les autres.” Je dressai l'oreille. La conversation prenait un tour à me faire réfléchir.

Au même instant, Owe entra avec la chaude boisson. Il fut reçu par un formidable éclat de rire.

— Est-ce vrai que tu l'as vu ce monstre, lui cria l'un des matelots ? Comment était-il façonné ?

— Je ne vous ai pas dit que je l'avais vu, ni qu'il s'agissait sûrement d'un monstre ! Ce bruit venait d'ailleurs peut-être. Il y a toutes sortes de bêtes dans les eaux.

— Oui, oui, c'est une histoire de ta grand'mère de Bornholm ; elle doit en savoir d'autres encore de la même espèce. Ou bien le naïf petit Islandais t'en aurait-il fait accroire ?

Tous s'en donnaient à cœur joie, en buvant leur café.

Owe remonta.

Selon nos conventions, le grand moment était venu.

Je me rencognai plus étroitement encore dans la couchette ; j'enfouis ma tête sous les couvertures et, d'une voix caverneuse, je commençai à grogner.

Les hommes se turent aussitôt. Je sentais une irrésistible envie d'éclater de rire et dus faire des efforts surhumains pour ne pas me trahir.

Owe, heureusement, passa la tête par la trappe et cria : "Venez vite ; le voilà de nouveau ; je viens de l'entendre ! — Nous aussi", répondit hâtivement un matelot. En un clin d'œil, ils furent tous debout et se précipitèrent dehors.

Quant à moi, je jugeai prudent de m'échapper ; pouvait-on prévoir ce qui arriverait, si les gaillards me prenaient sur le fait ? Je me coulai hors de ma couchette et montai sans bruit l'escalier.

Tous les matelots, penchés sur le bordage, scrutaient l'eau du regard. J'en profitai pour me rendre doucement à l'arrière où je me mêlai aux hommes, comme par hasard. Avec le plus imperturbable sérieux, je m'informai de ce qui excitait leur curiosité.

"Nous avons entendu grogner par là un monstre marin, répondit l'un d'eux. L'as-tu vu peut-être ?

— Non, mais je l'ai entendu.

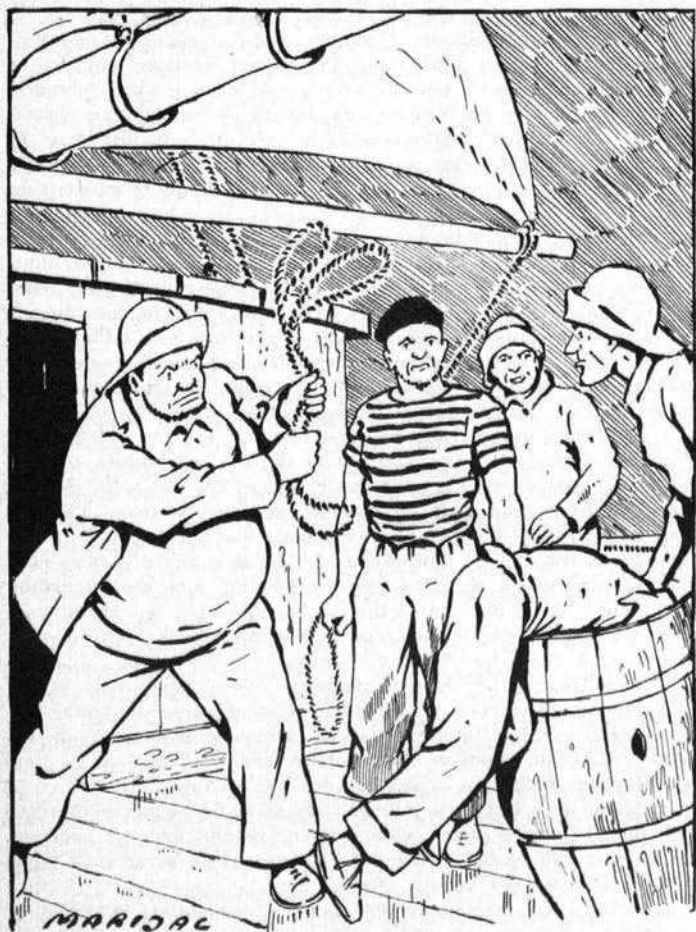
— Où donc ?

— Là, en avant."

Naturellement, rien ne bougeait nulle part. Hochant la tête, ils redescendirent alors achever leur café.

"C'était donc vrai", dit l'un d'eux.

Nous demeurions là, Owe et moi, tout étonnés de les voir ainsi tomber sans méfiance dans nos filets. Mais nous nous promîmes bien, comme dans le souper à la grenaille, de ne pas nous trahir mutuellement, car il se pourrait que les matelots ne fussent pas d'humeur le moins du monde à goûter cette facétie. Nous allâmes dans la cambuse donner libre cours à notre gaieté. Sans



*C'étaient bien le dos et les jambes d'Owe
qui sortaient du tonneau.*

songer qu'on pouvait nous épier, nous nous félicitions bruyamment de notre action d'éclat et nous riions à nous tordre.

Ce fut notre malheur. Quelques minutes plus tard, ni l'un ni l'autre ne devait plus rire. Peu après, lorsque j'ouvris la porte pour me rendre sur le pont, je me trouvai — ô terreur ! — nez à nez avec un matelot aux aguets. Il me jeta un regard furieux. Je fis semblant de ne rien voir et descendis dans la cabine du capitaine pour songer aux moyens de nous tirer de là.

Cinq minutes plus tard, des cris déchirants me frappaient de stupeur : j'avais reconnu la voix d'Owe. Je volai près de lui.

Ah ! quel spectacle m'attendait !

Les matelots se tenaient à l'entrée de la cambuse, autour d'un tonneau vide. Et... pouvais-je en croire mes yeux ? Mais oui ! C'étaient bien le dos et les jambes d'Owe qui sortaient du tonneau.

Ces rudes gaillards maintenaient le gamin la tête à l'intérieur du récipient et le frappaient à coups de corde, tout en exerçant leur verve railleuse : "C'est pour rire, Owe; tu sais bien qu'on plaisante !... Chacun son tour de s'amuser !"

Le pauvre garçon hurlait de douleur.

C'en était trop ! Au mépris de ma vie, je bondis sur les barbares, afin d'arracher mon petit compagnon de leurs griffes. Mais ce fut à mon tour de passer un mauvais quart d'heure. Avant d'avoir pu me reconnaître, j'étais empoigné par l'un des hommes et traîné vers le tonneau. Je me débattais de toutes mes forces, lançant des coups de pied à gauche, à droite, et criant à tue-tête : "Je le dirai au capitaine ! Je le dirai au capitaine !" Rien n'y fit. On me jeta la tête en bas dans le tonneau, à côté d'Owe, et je reçus une volée de coups.

Nous fûmes littéralement passés à tabac. Cela nous fit un mal affreux. Moqueurs, les matelots criaient en se penchant sur le tonneau : "Ah ! entendez-vous le grognement étrange, là au fond ? C'est un monstre marin, pour sûr !"

Ils nous lâchèrent enfin, car des pas se rapprochaient.

Quand nous fûmes de nouveau sur pied, l'un d'eux nous dit : "Eh bien ! petits bougres, vous pourrez recommencer à rugir et à nous jouer des tours tant que le cœur vous en dira, mais pour cette fois vous avez votre compte."

Et tous trois descendirent chez eux satisfaits, tandis que, penauds, nous filions chacun de notre côté, Owe dans sa cambuse, moi dans la cabine. Quand j'eus pleuré toutes mes larmes, je remontai auprès de mon camarade pour voir ce qu'il devenait et réclamer son pardon : n'étais-je pas seul responsable de notre malheur ?... Sur le pont, je rencontrai un matelot qui me dévisagea, l'air triomphant; je passai mon chemin sans y prendre garde.

Owe ne pleurait plus.

Je m'assis près de la porte, sur une souche.

— "Owe, lui dis-je, est-ce que ça te fait encore mal ?

— Oui, Nonni; mais toi, comment vas-tu ?

— Je suis tout meurtri.

— Ça passera, fit-il en manière de consolation; tu verras, dans un moment nous ne sentirons plus rien.

— Owe, tu me fais pitié : ne suis-je pas le coupable en cette affaire ? Si je ne t'avais pas entraîné, j'aurais été seul à recevoir les coups. Te voilà sans doute fâché contre moi ?

— Fâché ? Pourquoi, Nonni ? Qu'est-ce qui te prend ? Nous avions part à deux dans l'aventure !

— Pourtant, l'idée de cette mystification m'appartient.

— En effet, mais j'aurais pu prévoir de quelle manière ça finirait.

— Vraiment ?

— Ah ! Nonni, crois-tu que c'est la première fois que je reçoive d'eux une volée de coups ?

— Quoi ? Ils t'ont déjà maltraité de la sorte ?

— A plusieurs reprises. Le plus mauvais de tous, c'est celui, ni vieux ni jeune, qui porte une verrue sur le nez; il est méchant, ce rougeaud ! En tous cas, il m'a souvent forcé de le croire.

— Quelle infamie ! Ne pouvais-tu te plaindre au capitaine ?

— C'est bien ce que j'ai fait, sans grand résultat d'ailleurs. Les matelots ont protesté que c'était par plaisanterie ! Ne le ré-
pétaient-ils pas tout à l'heure ?

— C'est abominable de se permettre de tels jeux et je ne puis comprendre qu'on le tolère. Cela me fâche !

— Il ne faut pas t'en chagriner si fort !

— Mais si, Owe ! Je trouve que c'est injuste et je le dirai au pilote. Tu sais, il se montre toujours très bon pour moi; il t'aidera sûrement.

— Je ne crois pas que ça en vaille la peine. Mais tu peux lui en parler, si tu veux. Seulement, pour l'amour de Dieu, prends garde que les matelots n'en sachent rien; sinon, tu en verras de rudes !

— Je serai prudent; compte sur moi."

J'ouvris la porte et jetai un coup d'œil sur le pont. Cette fois personne ne nous écoutait. J'allai vers le pilote et lui racontai toute l'histoire. Je terminai en le suppliant de prendre mon petit ami sous sa protection. Comme d'habitude, il me regarda d'un air affectueux et me promit de veiller sur Owe. "Mais, ajouta-t-il, évitez toujours de mettre les hommes en colère."

(A suivre.)

Jôn SVENSSON (Nonni)

avoir pour Jésus et n'aient point peur de marcher à sa suite, en portant leur Croix, puisqu'elle existe — et lourde parfois, — même pour de tout jeunes enfants.

“*Jésus, mieux connu, mieux aimé*” : que tel soit votre mot de ralliement, votre mot d'ordre durant ce mois !

Intention missionnaire :

Les missionnaires dans les Iles de l'Océan Pacifique.

C'est tout un monde d'îles grouillantes que ces nombreuses terres perdues au sein de l'Océan Pacifique où se coudoient en très forte proportion, la race noire et la race brune, où le fétichisme ainsi que le mahométisme étendent leurs puissants tentacules... L'œuvre des missionnaires est particulièrement pénible et lente; prions, pendant ce mois, pour que le Maître de la Moisson fasse fructifier de plus en plus leur ministère et pour que dans ces terres lointaines le nom de Jésus soit connu et aimé....

Pour la journée missionnaire

Saviez-vous que plus de 1900 missionnaires canadiens travaillent dans le monde à faire connaître N.-S. ?

Vous aussi, chers enfants vous pouvez être missionnaires par vos prières, vos sacrifices, vos aumônes.

En donnant pour l'Œuvre si belle de la Sainte-Enfance vous contribuerez à “peupler le ciel d'élus” : en effet, une forte proportion de petits baptisés vont aussitôt grossir les rangs de l'Eglise triomphante.

“Vous affermirez aussi l'Eglise militante” : les petits protégés de la Sainte-Enfance, élevés dans ses maisons, deviennent de fidèles catholiques et fondent des foyers chrétiens. Parmi eux se recrutent de nombreuses vocations de catéchistes, de religieuses, de prêtres. En Chine seulement, six cents prêtres et un des six premiers évêques consacrés par S. S. Pie XI en 1926, sont des petits “sauvés” de la Sainte-Enfance. Le bienheureux Paul Tchen, séminariste chinois, décapité le 29 juillet 1851, était un orphelin de la Sainte-Enfance.

Depuis la fondation de l'Œuvre en 1843, les missionnaires ont baptisé 26 000 000 d'enfants.

Le sou de la Sainte-Enfance soutient aujourd'hui : 10 999 crèches, 12 000 ouvriers, 15 000 écoles, avec 700 000 enfants.

Nos Sœurs canadiennes de l'Immaculée-Conception, à Canton, ont baptisé de 1909 à 1930, 78 292 petits Chinois.

Vous aimez bien, chers enfants l'Histoire du Canada et vous avez raison. Eh bien ! nos missionnaires écrivent là-bas de par le monde infidèle, les plus belles pages de notre histoire. Ne voudrez-vous pas les aider dans leur tâche de moissonneurs dans le champ du Père Céleste ?



Echos des maisons de formation

Alfred

Un brin d'histoire locale.

Alfred, chef-lieu du comté d'York, à l'extrême sud du Maine, est une petite localité, de quelque 800 habitants, qui dort paisiblement le long de la rivière Mousam. A 34 milles plus au nord se trouve Portland la métropole du Maine; c'est là que s'élevait le fort Casco dont on vous parle dans votre Histoire du Canada vers l'an 1690. Le premier blanc qui vint s'établir à Alfred en 1764, s'appelait Siméon Coffin; il vécut d'abord dans un wigwam avec les Indiens.

Alfred, incorporé en 1794, fut ainsi nommé en l'honneur d'Alfred le Grand, roi d'Angleterre; sa superficie est de 12989 acres. Ses monuments historiques, comme on le pense bien, ne sont pas très nombreux; pourtant on admire la vieille cour de justice construite en 1807, partiellement brûlée et reconstruite en 1933. Sa bibliothèque contient des documents très précieux, qu'on a montés sur de la soie, pour les préserver des injures du temps. On visite encore avec intérêt le vieux "whipping post" qui n'est autre qu'un énorme chêne; notons qu'Alfred est la seule ville de la Nouvelle-Angleterre à conserver encore son "whipping post".

Le premier sénateur du Maine, lors de l'admission de l'Etat dans l'Union en 1820, fut un nommé John Holmes qui résidait à Alfred. On voit encore sa maison ornée d'une balustrade faite d'arcs et de flèches indiennes. On assure que le sénateur choisit ce motif décoratif pour marquer son mépris de ceux qui le disaient de descendance sauvage.

Les seules industries d'Alfred sont une scierie et une manufacture de mouchoirs de fantaisie et de dentelle, la seule du genre dans le Maine. A la sortie du village s'élève la prison du comté.

C'est en 1788 que le premier Shaker, John Cotton, vint s'établir à Alfred. Il fut un temps vers 1840, surtout, où cette communauté accusait une prospérité considérable. Elle possédait au-delà de 2000 acres de terrain avec lacs poissonneux, montagnes et forêts giboyeuses,

carrières de granit solide. Plusieurs grands vergers fleurissaient sur les pentes au printemps; de vastes jardins donnaient un rendement considérable de plantes médicinales, de légumes très variés, et de graines de semence de bonne qualité; car, les annales nous apprennent qu'à l'automne, les Shakers avaient coutume de partir à cheval, munis de plusieurs grands sacs pleins de graines ou d'herbes à vertus curatives, pour parcourir la côte et l'intérieur des terres jusque dans un rayon d'une centaine de milles. Ils vendaient ces produits ou bien les échangeaient pour des objets d'utilité courante qu'ils ne pouvaient fabriquer eux-mêmes : chaudrons, outils, etc.. Ils eurent ici jusqu'à 15 maisons d'habitation, sans compter les dépendances; c'est donc à bien juste titre qu'on a appelé leur domaine : Shaker Village". Tous les ans ils reviennent faire un pèlerinage "aux tombeaux de leurs saints". Chaque fois les plus anciens versent des larmes au souvenir des jours prospères qu'ils ont connus ici, et à la pensée que leur secte est aujourd'hui en voie de rapide extinction.

Au pays de la liberté de conscience.

Alfred a toujours été ultra-protestant, fanatique même à certaines époques, et foyer ardent du Ku-klux-klan; mais, aujourd'hui, ses habitants témoignent à notre égard d'une largeur d'esprit de bon aloi. En voici des preuves qui nous touchent de près. La première année, une nombreuse députation, pasteur protestant et maire en tête, monta du village pour nous faire cadeau d'un large drapeau étoilé et nous souhaiter une cordiale bienvenue. Quelques mois auparavant la Légion Américaine nous avait offert un harmonium de bonne qualité. Ce que voyant, le Maître de la loge maçonnique locale renouvela le même geste et nous invita même à visiter les insignes des dignitaires bien en évidence dans la salle principale du temple. Les officiers municipaux ne sont pas moins obligeants à notre endroit : les machines de la ville sont mises gratuitement à notre disposition sur demande.

Notre aumônier, seul prêtre catholique de la place, a même été invité à faire des prières publiques dans une démonstration religieuse organisée par les citoyens; pourtant il n'y a qu'une ou deux familles catholiques dans le village.

Inutile de dire que nous essaierons de maintenir ces bonnes relations.

Souvenez-vous dans vos prières du C. F. ALPHONSE - JOSEPH (Lapointe), décédé à Entebbe (Ouganda) le 17 février 1935, à l'âge de 34 ans, dont 18 de vie religieuse.



PROPOS AFRICAINS

(Ecrits pour les lecteurs de L'ABEILLE.)

Peuples de l'Afrique



Le surnom de "Dark Continent" donné à l'Afrique par les Anglais rappelait non seulement le mystère qui enveloppait alors ce continent, mais aussi la condition barbare de ses habitants. Est-ce à dire que les peuples de l'Afrique sont tous sauvages et tous également noirs ? Non. Les tribus du nord africain, en contact plus fréquent avec les Européens et les Asiatiques, jouissent d'une certaine civilisation, et comme ils habitent une zone relativement tempérée, leur couleur est moins foncée que les tribus de la zone tropicale où l'ardeur du soleil est excessive.

On divise généralement la population de l'Afrique en quatre groupements :

1°- Le groupe des **Sémites** et des **Chamites**, ainsi nommés des deux fils de Noé. Ils comprennent les Arabo-Berbères (Bédouins, Maures, Egyptiens, etc.) que l'on trouve sur la côte nord africaine, et les Ethiopiens ou Nubiens qui occupent le littoral de la Mer Rouge. Exception faite de ces derniers dont une certaine proportion est catholique, l'immense majorité de ces peuples pratique la religion de Mahomet.

2°- Le groupe des **Négrittiens**. Les Anglais leur donnent le nom générique de "Negroes", sans doute à cause de leur couleur très noire. Ils occupent le sud du Sahara et couvrent l'immense

espace qui s'étend de la côte de l'Atlantique à l'Abyssinie. Tous, ou à peu près, sont, ou païens très superstitieux, ou mahométans.

3°- Le groupe des **Bantous**. On les rencontre depuis l'Equateur jusqu'au Cap de Bonne-Espérance. Les Bantous sont plus intelligents, plus industriels et moins noirs que les Négritiens. Les premiers des peuples de l'Afrique intérieure à embrasser la religion catholique, ils fournirent à l'Eglise les vingt-deux bienheureux Martyrs de l'Ouganda (1885).

4°- Le groupe des **Hottentots** qui occupent l'extrême sud-ouest de l'Afrique. Leur peau est sensiblement jaunâtre. C'est un peuple pasteur. Leur nombre décroît chaque année; aussi, leur territoire est-il continuellement morcelé au profit des états circonvoisins.

Ces quatre groupements forment une population totale d'environ 145 000 000 qui se subdivisent en une quantité extraordinaire de tribus, ayant le plus souvent son dialecte propre. On compte plus de 500 dialectes encore parlés en Afrique! La population européenne, disséminée sur l'immense continent africain, ne dépasse pas trois millions et demi.

L'effort de l'Eglise catholique pour convertir l'Afrique a été couronné jusqu'ici de magnifiques succès, puisque déjà le chiffre des baptisés s'élève à plus de cinq millions. Mais, le nombre des païens qui attendent encore le missionnaire est immensément plus grand. La moisson "noire" est mûre, mais les missionnaires manquent. . . . Notre Saint Père le Pape s'en est ému. "C'est au tour de l'Afrique, s'est-il écrié dernièrement, à recevoir l'effort missionnaire de l'Eglise". Et le Vicaire de Jésus-Christ rappelait ainsi les graves responsabilités et les devoirs de tout chrétien en face de l'apostolat. "Que si une âme se perd par nos retards, par notre manque de générosité; que si un seul missionnaire doit s'arrêter par manque des moyens que nous lui aurions refusés, c'est une grave responsabilité à laquelle nous n'avons peut-être pas trop souvent pensé dans notre vie". (*Homélie de Pie XI, le jour de la Pentecôte 1922*).

Puissent ces paroles du Souverain Pontife être entendues des chrétiens du monde entier, mais plus spécialement des jeunes lecteurs de L'ABEILLE!



La Semaine des Missions à Farnham

A la "Semaine de la Vocation", nous avons adjoint la "Semaine des Missions", pendant laquelle eut lieu dans chaque classe un "concours de générosité" en faveur des missions d'Afrique.

Pour stimuler davantage les deux groupes d'élèves, le Frère Méréal-Mie fut nommé "animateur" pour les grands et le Frère Odilon-Jos. pour les petits.

Ils eurent l'ingénieuse idée de construire — à peu de frais — des thermomètres : un par classe, puis un par groupe, auxquels on joignit celui des "Visiteurs et amis."

Chaque jour les thermomètres indiquaient les montants obtenus; de sorte que la poussée souhaitée se déclencha rapidement; on fut obligé d'agrandir démesurément certains thermomètres, notamment ceux des 7ème, 8ème, 6ème, 5ème B et 3ème B.

Le succès obtenu dépasse les espérances les plus optimistes et témoigne de l'esprit apostolique de nos élèves et du dévouement de leurs professeurs. Nous avons recueilli la jolie somme de \$ 66.50.

Nul doute que la générosité dont nos enfants ont fait preuve en cette circonstance ne leur mérite des grâces spéciales du ciel, voire même des grâces de vocation religieuse et sacerdotale.



UGANDA. — FABRICATION DE LA
BIÈRE INDIGÈNE.

COIN DES AMICALES



Le 18 février eut lieu la 12^e réunion annuelle de l'Amicale de l'École de la Mennais. Bien vivante est notre association puisqu'elle entre dans sa douzième année. Aux pessimistes qui avaient douté de sa survivance nous pouvons demander : "Craignez-vous encore ?"

L'enthousiasme débordant de la réunion du 18 février qui groupait de nombreux anciens de toutes les classes, autorise les plus grandes espérances pour l'avenir.

La réunion débuta par une séance régulière du Conseil de l'Amicale. Les conseillers sortant de charge étant réunis sur l'estrade, le secrétaire, M. Réal Brossard lut le rapport général des activités de l'année 1934-1935.

Puis le président, M. Paul-Emile Trudel, remercia les membres de son Conseil de leur cordial appui et de leur merveilleux esprit de corps. Eurent lieu ensuite les élections pour le terme 1935-1936. M. le Docteur Adélarde Groulx, D. H. P., surintendant de la Division Hygiène de l'Enfance (*Service de Santé*) et professeur à l'Université de Montréal, fut élu président à l'unanimité. L'ancien secrétaire (1927-1935) M. Réal Brossard, fils de feu M. Ernest Brossard ex-président général de la Saint-Jean-Baptiste, fut choisi comme vice-président. Nous lui offrons toutes nos félicitations et tous nos remerciements. Il avait succédé à M. le notaire Emilien Ducharme, secrétaire-fondateur de l'Amicale. Ces deux Anciens, nous aimons à le proclamer avec fierté, furent les piliers de notre Association.

Voici les autres officiers : M. Félix Fontaine, 2^e vice-président; M. Paul-Emile Piché, secrétaire, et M. Cyrille Contant, trésorier. Les directeurs sont : MM. Rodolphe Savard, Rosario Marcotte, Donat Perreault, Lucien Daoust, Edouard Ducharme, Hormisdas Lavigneur, Lucien Viau et le président sortant de charge membre ex-officio.

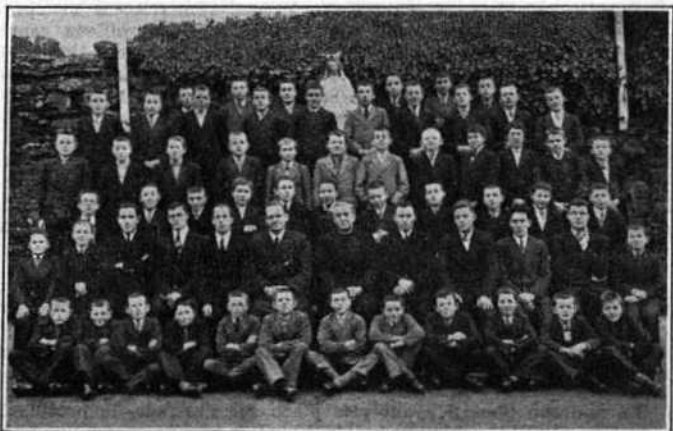
Le nouveau Conseil ayant pris place sur l'estrade, le président, le docteur Groulx, souhaite la bienvenue à ses nouveaux associés au milieu des plus chaleureux applaudissements.

C'est à une époque importante entre toutes que le nouveau Conseil prend la direction de l'Amicale. En effet, de grands événements se préparent pour 1936 : il s'agit de commémorer le 50^e anniversaire de l'arrivée au Canada des Frères de l'Instruction Chrétienne;

à cette occasion également doit s'opérer la fédération de toutes les amicales des écoles dirigées par notre Congrégation. Aussi, le nouveau Conseil qui est animé d'un excellent esprit — d'ailleurs tous les Conseils depuis 1924 ont tous été des modèles d'esprit de dévouement, de cordialité et de franche camaraderie, — le nouveau Conseil dis-je n'entend pas chômer. Plusieurs des suggestions faites pour le bien de l'Amicale par les membres de l'assemblée générale révèlent un grand caractère d'actualité. Elles dénotent chez leurs auteurs une pensée foncièrement sociale et chrétienne. Aussi avec un groupement comme celui des Anciens de l'école de la Mennais, peut-on envisager l'avenir avec confiance et fierté.

Cette réunion agrémentée de chants, de saynètes, de déclamations, de joyeux propos, laissa dans tous les cœurs une impression à la fois agréable et réconfortante.

Chers Anciens, "L'Abeille" vous félicite de votre bon esprit. Continuez d'être la gloire de votre Alma Mater, en marchant toujours dans la voie du devoir et de l'honneur; continuez d'être le bon exemple de la génération montante. L'Eglise, la race canadienne ont plus que jamais besoin de jeunes soldats sans peur et sans reproche qui ne capitulent jamais dans la rude bataille de la vie.



ECOLE NORMALE N.-D. DU FOLGOËT — FRANCE

8 décembre 1934

Groupe de fervents amis de "L'Abeille"



Une horloge géante

SUR le toit de la brasserie "Dow", rue Notre-Dame Ouest, à Montréal, s'élèvera bientôt la plus grosse horloge du monde. Le diamètre de ses cadrans sera sept fois plus considérable que celui du "Big Ben" de Londres. On l'installera au sommet d'une tour en acier de 60 pieds de hauteur.

Tous les citoyens de Montréal et des environs pourront voir l'"Horloge Dow" jour et nuit par temps clair. Le soir, grâce à un ingénieux système d'éclairage, il sera possible d'y lire l'heure dans un rayon de dix milles de distance.

La "Blick Time Recorders of Canada, Limited" a obtenu le contrat de construction. Seul le mécanisme sera importé d'Angleterre. La structure en acier de la tour, les accessoires électriques d'éclairage, etc., seront fabriqués avec de la main-d'œuvre et du matériel canadiens.

L'"Horloge Dow" marquera l'heure sur trois cadrans différents. Chaque cadran mesurera 60 pieds de diamètre, soit 40 pieds de plus que celui de l'horloge centrale de la Tour d'Ottawa sur les édifices parlementaires.

Veut-on se faire une idée de la future "Horloge Dow" ? Considérons les données suivantes :

Son mécanisme intérieur pèsera 6 tonnes.

Il ne faudra pas moins de 9000 pieds de tube "Néon" pour illuminer l'horloge.

Il y aura, entre les minutes, sur le cadran, une distance de 3 pieds.

L'espace entre les heures sera de 15 pieds.

L'aiguille des minutes sur chacun des cadrans mesurera 30 pieds et pèsera 2 500 livres.

L'aiguille des heures aura 20 pieds et pèsera 1 500 livres.

L'aiguille des minutes parcourra dans une heure une distance de 188 pieds; soit, au cours d'une année, 1 646 880 pieds, ou la distance entre Montréal et Toronto.

L'"Horloge Dow", si aucun obstacle ne vient entraver sa fabrication, indiquera l'heure aux montréalais, dès le premier septembre prochain.

Le Frère Célestin-Louis

(CHARLES CHAMPAGNE)

A Laprairie, le 12 février 1935, s'éteignait pieusement dans le Seigneur le C. F. Célestin-Louis (Charles Champagne), à l'âge de 34 ans.

Pour l'édification de nos lecteurs essayons de projeter un peu de lumière sur cette vie, bien courte il est vrai, mais si chargée de mérites. Notre modeste cadre ne nous permet guère de suivre le F. Célestin dans sa carrière d'éducateur à Montréal, Ste-Anne-de-Bellevue, Hawkesbury, Ste-Scholastique, Laprairie. Néanmoins, avec les quelques

notes que nous avons sous la main, nous prouverons que c'était un homme de grande piété, de grande charité, de grand esprit surnaturel.

Disons d'abord que c'était un "homme de grande piété". Il avait une dévotion toute particulière envers la bonne Mère du ciel. Dès son Noviciat, il prenait la résolution suivante : "Tous les jours en l'honneur de vos sept douleurs, je m'imposerai sept mortifications."

Parfois sa ferveur envers Marie déborde en des accents enflammés tels que ceux-ci : "O ma Mère, ma Mère, souvenez-vous donc que je suis une âme rachetée par l'effusion du sang adorable de votre divin Fils... Ma Mère ! ma Mère ! sauvez votre pauvre enfant qui sans vous va infailliblement périr... Je vous invoque, sauvez-moi ! Ne permettez pas que je fasse naufrage..."

Dans une autre page de ses notes spirituelles j'ai trouvé cette réflexion charmante : "Que vous devez être bonne ô Marie, puisque maman est si bonne."

A un autre endroit : "O Marie, lorsque je serai sur le point de vous offenser, rappelez-moi que je suis votre enfant. Inspirez-moi de recourir à vous."

Depuis les vacances dernières, le F. Célestin était chargé de quelques surveillances au Noviciat de Laprairie. Il présidait aussi à la récitation de l'Office de la Sainte Vierge. "Chaque fois qu'il surveillait à l'échaudoir, écrit un novice, on le voyait égrener son chapelet. — "Chaque fois qu'il passait devant la statue de Marie, écrit un autre, il s'inclinait pieusement. — "Dans la récitation du Petit Office de la Sainte Vierge, remarque un troisième, c'était vraiment édifiant de le voir adresser ses louanges à Marie. Il ne tolérait pas de précipitation dans la récitation des psaumes, ni un ton trop élevé; et il exigeait que l'on fit les pauses réglementaires." Tous ces détails prouvent le tendre respect qu'il portait à la Reine des cieux.

C'était aussi un homme très "charitable". Cette charité s'étendait à tous : à ses parents, à ses Supérieurs, à ses confrères, à ses élèves, etc. Chaque jour, dans son action de grâces, le F. Célestin priait



pour ses parents. Il s'était même composé à cet effet des litanies où entraient tous les saints patrons des membres de sa famille : père, mère, frères, sœurs, grands-parents, oncles, tantes, etc., et même les patrons des lieux où ils demeuraient.

Dans ses notes spirituelles, on trouve des résolutions comme celles-ci : "J'éviterai de juger mes confrères, de critiquer mes Supérieurs. — J'inviterai mes élèves à faire chaque jour un acte de charité. — Chaque jour je ferai au moins deux actes de charité fraternelle en action. — Je m'efforcerai de voir J.-C. dans mes confrères, mes Supérieurs."

On ne sera pas étonné après cela de le trouver si affable dans ses relations avec tous.

"Il était toujours joyeux, raconte un novice. Comme je suis d'une nature un peu mélancolique, il savait discrètement me glisser le mot qui dissipe les brumes du cœur."

S'agissait-il de rendre service, il payait au besoin, de sa personne. "Un jour que les novices étaient allés en promenade dans une localité assez éloignée de la Maison principale, me voyant fatigué, vers la fin de l'après-midi, il m'offrit de monter en voiture à sa place, s'oubliant ainsi pour me faire plaisir."

Un autre novice a été l'heureux bénéficiaire de sa grande charité. Voici son témoignage : "Comme j'avais séjourné à l'infirmerie pendant quelque temps, plusieurs fois il vint me voir; pour parvenir jusqu'à moi il devait monter deux longs escaliers : ce qui lui était très pénible, à cause de sa maladie de cœur très prononcée."

Cette charité il l'exerçait dans ses conversations. De par sa maladie, porté à la tristesse, il était cependant enjoué dans ses propos. Qui ne se rappelle quelques-unes de ses spirituelles boutades, de ses fines et inoffensives plaisanteries. "Il semait autour de lui, écrit un de ses disciples, la sainte joie qui caractérise les âmes foncièrement vouées au service de Dieu."

Le F. Célestin s'était fait un recueil de pensées propres à combattre la tristesse. Ses intimes savent à quel point il réussissait dans cette lutte. Voici quelques-unes des sentences que l'on retrouve sous sa plume.

"La tristesse enlève le goût des exercices de piété et surtout de l'oraison. — La tristesse engendre la colère. — La tristesse est la cause de beaucoup de tentations. — Un saint triste est un triste saint. — Le religieux triste rend le démon joyeux. — Lorsqu'on se sent triste et que cela ne va pas, il est bon de pratiquer quelques actes de charité : la paix revient alors dans le cœur."

S'il était très charitable envers les autres, il était très dur envers lui-même. Voici quelques-unes de ses résolutions : "Ne jamais parler de moi. — Ne jamais m'excuser. — Veiller beaucoup sur mes yeux. — Je serai plus mortifié à table, en récréation, sacrifiant à Jésus tous les bons mots "inutiles" qui me viendront à l'idée. — Rappelez-moi ô Jésus que je suis ici pour sauver des âmes et que les âmes ne se sauvent que par la prière et le sacrifice." — A chaque instant revient ce mot d'ordre sous sa plume : "Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !"

(A suivre.)



Journal de voyage

(Suite)



UNDI matin, 7 août, nous prenons l'auto-car de Rennes avec M. Le Reyer, nouveau directeur de Janzé. Mon voisin, un jeune prêtre de l'enseignement libre, soupire après le retour des Frères de Ploërmel, dans les paroisses où la foi s'efface de plus en plus...

De la capitale universitaire de Bretagne, nous garderons bon souvenir de la maison si accueillante de la rue St-Melaine, des églises, du panthéon, des merveilleuses tapisseries de l'antique salle de réunion des Etats de Bretagne, du Jardin des Plantes, et de la Vilaine où je vis pour la première fois des laveuses à l'ouvrage.

Vers trois heures, nous filons en auto-car vers Ploërmel. Cinquante milles de paysages variés et accidentés : des champs, des vergers entourés de talus, des villages aux maisons tassées familièrement au bord de la route, des forêts, des vallées fertiles où plonge le regard, des collines rocheuses, de vastes landes semées de buissons et d'arbres rabougris.

Ploërmel!... Nous reconnaissons le clocher de la maison-mère si souvent contemplé en image. M. Jean, venu à notre rencontre, nous conduit au réfectoire où nous soupions en compagnie d'une quarantaine de confrères en vacances. Tout de suite on se sent en famille comme dans un de nos groupes d'étude au bord de l'Yamaska ou du Richelieu : même esprit primesautier, même entrain joyeux.

Une première visite à la chapelle nous permet d'en admirer les vastes dimensions et la voûte élancée. Nous parcourons pensifs cette nef silencieuse où tant de nobles âmes sont venues se consacrer à Dieu, et nous nous agenouillons avec un pieux respect devant le tombeau de notre Vén. Père fondateur. Voici la chaire du haut de laquelle sa voix aimée lançait ces mots d'ordre qui enflammaient le zèle de nos aînés; voilà l'autel où, pendant ses trente dernières années, il célébra la sainte messe.

Evoquant le souvenir de nos lectures et le témoignage des anciens que nous avons connus, nous suivons nos aimables hôtes dans les cloîtres, au jardin, au cimetière, buvant avidement leurs paroles, respirant avec délice l'atmosphère du foyer paternel...

Mardi, 8 août.

Visite des environs. A l'église paroissiale le portail sculpté, les riches verrières et le chœur incliné attirent notre attention. Dans le

village tranquille et propre, quelques lambeaux de murailles et la vieille maison des marmousets parlent encore de l'époque féodale. Au cimetière paroissial tout fleuri et planté de croix d'argent, nous prions sur la tombe de M. Hamono et du T. C. F. Constantin-Marie.

De retour à la maison-mère devenue l'école de la Mennais, on nous introduit dans la chambre du Père : son bureau à multiples compartiments, son lit en bois, son vieux fauteuil et son prie-Dieu, autant de reliques qu'on touche avec amour et respect.

A 11 heures, M. le professeur de sciences nous ouvre le kiosque de la fameuse horloge du C. F. Bernardin. Avec une aisance parfaite il nous en explique le mécanisme compliqué, les multiples rouages, les nombreux cadrans, les diverses sonneries et le système planétaire.

Durant l'après-midi, M. Le Tonchèse, directeur de l'école d'agriculture, nous conduit à la ferme des Touches, vieille gentilhommière devenue la propriété de l'Institution. Chemin faisant nous goûtons l'ombrage frais des chemins creux, et lions connaissance avec les diverses variétés de sols et de cultures, ainsi qu'avec une maison millénaire et un châtaignier presque aussi vénérable. L'antique manoir nous permet de voir pour la première fois le pot-au-feu mijotant dans la cheminée et de vraies andouilles pendues dans la fumée et la suie. Avec du bon pain frais et une bolée de cidre, quel régal ! Et, comme dessert, cueillies sur l'arbre bourdonnant d'abeilles, des figues encore toutes chaudes de soleil !...

A l'étage, où mène un escalier de pierre en spirale, nous feuilletons des livres du temps des ducs de Bretagne et de François I^{er} : code féodal, romans chevaleresques, histoire... vrais trésors pour les bibliophiles, mais, dont la châtelaine ne peut se départir.

La forêt seigneuriale, l'étang au duc et la cascade agrémentent le retour. Et ce soir nous serons les hôtes très honorés de M. Le Tonchèse et de son état-major...

Mercredi, 9 août.

Chacun parcourt à loisir la maison, la chapelle, les allées de l'enclos, les ateliers, le cimetière, s'emplissant les yeux et la mémoire de toutes ces choses familières à nos anciens et dont ils emportaient le souvenir jusqu'aux plus lointains rivages. Nous nous agenouillons sur la tombe du Rév. F. Cyprien, notre second Père, et tout en semant des avés, nous cherchons sur les croix blanches des noms connus. Halte plus longue et plus fervente sur la tombe du C. F. Ulysse, fondateur de notre province canadienne.

Au parterre, quelques bons vieillards de la clinique se chauffent au soleil. Comme ils sont heureux de rappeler le passé, d'entendre parler du Canada et des Anciens qu'ils ont connus : les C. F. Euphrasim-Jh, Louis-Victor et Odon !...

Après le dîner, dernière prière au tombeau du Père, dernière visite aux bons vieillards de la clinique et en route pour Josselin. Un recteur finistérien, venu accompagner son frère missionnaire en Haïti, nous prend dans son auto. Nous saluons au passage le monument des "Trente" et nous entrons bientôt dans la petite ville antique aux rues étroites et tortueuses.

Notre premier bonjour y sera pour Notre-Dame du Roncier aux pieds de laquelle tant de générations sont venues s'agenouiller avec confiance. Pendant que nous visitons la vieille basilique, des pèlerins y viennent dire leur chapelet en breton. Quelles ferventes supplications dans ces rudes accents, dans cette tenue immobile, ces mains jointes et ces regards fixés sur la madone !

Le vénérable Frère Théonas est tout heureux de faire les honneurs de sa maison et de son beau jardin à "ses enfants du Canada". Encore alerte malgré les années, il nous accompagne lui-même jusqu'au château des ducs de Rohan où sa barbe blanche a toujours entrée libre. La demeure princière encore habitée a très grand air, bien que Richelieu en ait fait abattre le donjon et quatre des neuf tours de l'enceinte.

"J'ai lancé ma boule dans ton jeu de quilles, dit un jour l'ombrageux cardinal au duc de Rohan et cinq d'entre elles sont tombées". Langage imagé qui n'avait rien d'ambigu pour qui connaissait cet adversaire irréductible de la puissance des nobles.

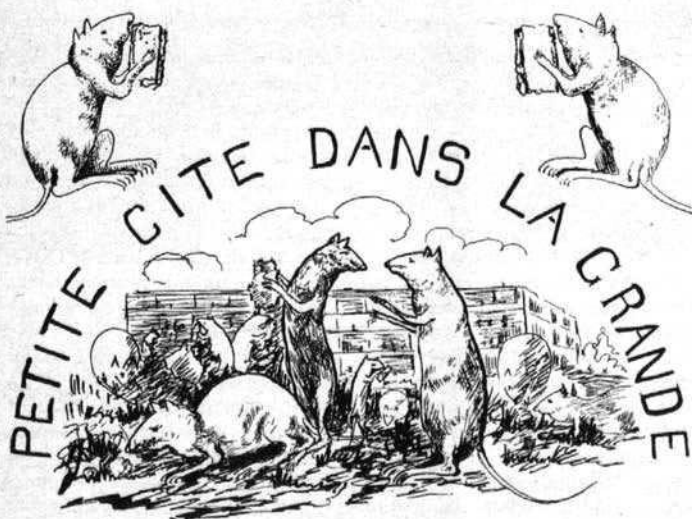


*Les champions de l'Action catholique de
l'ÉCOLE PRÉVOST, FALL RIVER*

DEBOUT DE GAUCHE À DROITE : L. Carmel, L. Morneau, N. Caron,
N. Jolivet, A. Vigeant, R. Barnabé, R. Chouinard.

ASSIS DE GAUCHE À DROITE : A. Matte, E. Tétrault, R. Létourneau,

Ils sont tous abonnés à "L'Abeille".



(Pendant la construction de la maison-mère des Sœurs de Jésus-Marie à Montréal, en 1925, les rats avaient envahi les abords de la bâtisse. L'auteur, les observant sur place, a décrit leur paisible existence.)

QUOIQUE j'aie une horreur instinctive des rats et que je n'en aie jamais vus sans frémir, une fois cependant, ils m'ont semblé moins répugnants, moins voraces, vivant heureux comme des rentiers de villages retirés des affaires, s'adonnant au plaisir calme de la vie de famille, assurés d'une subsistance abondante et délicieuse. Oh ! comme l'aisance change les mœurs des hommes et celle des rats; plus de cette inquiétude dans leur vie, de ces polissonneries pour dérober le bon morceau, de ces coups de main de filous.

Ils étaient là des centaines de familles sorties des caves, des égoûts, pour vivre à l'air libre au flanc de la montagne, une vraie colonie bien établie autour d'un couvent en construction; ils s'étaient installés bien chez eux parmi les papiers-enveloppes des repas des ouvriers, où luisait la graisse des beurrées; d'autres logeaient dans des boîtes de carton où les avait attirés une odeur alléchante de jambon et de moutarde; des groupes nombreux avaient élu domicile autour de quelques caisses de provisions pas entièrement vides et s'en constituaient les gardiens vigilants; des fruits à moitié pourris, de nombreux tas de pelures d'oranges

et de bananes servies sur une nappe de chaux, de copeaux et de poussière de briques, offraient aux autres une pitance plus maigre mais encore appréciée de ces gourmets.

Il y en avait des centaines; on eût dit le royaume des rats car ils y vivaient dans la plus parfaite sécurité se livrant à la bombance et à la joie sans mélange. L'inquiétude avait disparu de leur horizon, et l'on avait, en les regardant, l'impression de voir un peuple heureux.

Les uns dégustaient de succulents reliefs, mais, bien à l'aise, sans crainte, sans lever l'œil pour épier un ennemi ou un danger; les autres occupaient les loisirs que leur laissait la ripaille, à une lutte fort agréable. Debout sur l'arrière-train, se faisant des bras de leurs pattes d'avant, ils poussaient un adversaire bénin qui simulait une résistance impuissante en se laissant choir sur le dos; ailleurs on s'amusait en famille : les parents s'activaient autour de leurs ratons pour les distraire, leur faire goûter les plaisirs de la villégiature; ils leur apportaient un bon morceau ou les taquinaient gentiment de la patte et du museau. Quelques-uns, les plus turbulents, jouaient à cache-cache derrière les papiers, couraient partout et animaient cette vie un peu monotone des autres confrères à robe grise.

Parfois, les douceurs de cet ermitage étaient troublées par une pluie de déchets qui tombaient en avalanche sur ces lieux; toutes ces petites fourrures grises se pelotonnaient alors en une seconde, et, au moment suivant, l'activité reprenait de plus belle sans que nul ne songeât à s'inquiéter des plaintes ou contusions d'un ou deux blessés qui se traînaient à cloche-pied ou gisaient morts sur le sol.

AVIS

Tous ceux qui auraient des renseignements à fournir concernant le C. F. HENRI — lettres, notes diverses, — seraient bien aimables de les communiquer à "L'ABEILLE". — Quelqu'un se propose de faire revivre, en un volume, le souvenir de ce brave serviteur de la Congrégation.





Un Tharcisius mexicain

LNE certaine inquiétude régnait depuis quelques jours, dans l'obscur prison où étaient entassées les malheureuses victimes du président Calles. On se chuchotait le mot d'empoisonnement. Le fait est que les prisonniers disparaissaient sans qu'on pût savoir ce qu'ils devenaient.

Parmi les confesseurs de la foi, se trouvait un jeune et fervent catholique, Dom Louis Betanzos. Arrêté pour soi-disant crime de complicité avec l'armée de l'opposition, il avait refusé de prononcer un seul mot qui eût pu le sauver, et pour prendre la défense du Christ-Roi, il avait fait le sacrifice d'abandonner sa femme et son jeune fils. Avec lui avait été arrêté un de ses amis, dont le cœur battait à l'unisson du sien, et qui l'aidait dans son apostolat. Placés dans les cellules voisines, ils pouvaient communiquer entre eux au moyen de petits coups frappés dans la cloison.

Mais voici maintenant que son compagnon d'infortune ne répond plus. Dans les premières heures de la matinée, il l'a entendu se plaindre d'abord faiblement, ensuite avec des accents plus forts, puis plus rien.

Le cœur plein d'angoisse, Dom Louis Betanzos se demandait comment ranimer ses forces spirituelles qu'il sentait faiblir. Comment faire surtout pour avoir le bonheur de communier ?

Pendant que, accroché aux barreaux de la fenêtre, il se livrait à ces tristes pensées, il aperçut, près du mur de la prison, une personne qui lui faisait des signes. Il n'eut pas de peine à reconnaître une de ses anciennes domestiques. Aussitôt, il rédigea le billet suivant : "D'un moment à l'autre, je puis disparaître comme tant d'autres de mes compagnons d'infortune. Je supplie, par amour pour Dieu, qu'on m'apporte la sainte communion. BETANZOS".

Il lança le billet. La domestique le ramassa et disparut en toute hâte.

* * *

Un salon splendidement décoré, meublé avec luxe, inondé de lumière. C'est là que nous invitons le lecteur à assister à une scène des catacombes romaines.

Au milieu d'un profond silence, entouré d'un groupe de fervents chrétiens, hommes et femmes, une vingtaine environ, l'évêque célèbre le saint Sacrifice.

Parmi les assistants, remarquons un enfant d'une huitaine d'années. Ses yeux brillent comme deux flammes. Ses lèvres s'entr'ouvrent doucement pour murmurer une prière. Dans un instant il va faire sa première communion. Ensuite on lui confiera la périlleuse mission de porter à son père, dans son cachot, le Christ-Roi du Sacrement. L'enfant s'est jeté à genoux aux pieds de l'évêque, et l'a tellement supplié de lui accorder cette faveur, que le pontife, ému, n'a pu résister à ses instances, croyant y lire la volonté divine.

C'est fait. Il a reçu le Christ-Roi dans son cœur. Il peut aller. L'évêque prend un linge de fine soie brodé d'or, il y dépose une hostie, puis il enferme le trésor divin dans un sachet que l'enfant porte suspendu au cou. Il bénit l'enfant, les assistants le baisent au front et s'agenouillent pendant que le nouveau Tharcisius s'éloigne.

* * *

Les soldats, qui sont de garde à la porte de la prison, fredonnent des airs licencieux.

— Remi, conduis-moi cet enfant au directeur en chef, crie le caporal à l'un de ses hommes.

— A l'instant, répond celui-ci.

Dans le cabinet du directeur, un homme affalé au fond d'un grand fauteuil. Il semble petit de taille. Il a un regard de bête fauve. D'une voix rauque, il crie à l'enfant en larmes :

— Que viens-tu faire ici ?

— Je voudrais embrasser pour une dernière fois mon papa.

— Et qui est ton papa ?

— Dom Louis Bétanzos, reprend timidement l'enfant.

— Ah ! oui, cet oiseau de proie, murmure d'une voix sarcastique le directeur. Oui, tu vas le voir ; et remercie le diable de m'avoir trouvé de bonne humeur, autrement... Mais il faut d'abord que je te "désinfecte", parce que, si par hasard...

Et ce disant, il se mit à le tâter avec attention sur tout le corps. L'enfant tremblait de tous ses membres : si son trésor venait à être découvert, et si le divin Sacrement était profané ! Quels cruels instants d'angoisse !

Soudain, il jette un cri : il a senti au bras, comme quelque chose qui le piquait.

— Tranquille, gamin, crie le directeur, je voulais voir si tu es fort. Va maintenant, tu peux aller voir ton papa”.

★ ★ ★

En voyant entrer son fils dans sa cellule, le prisonnier demeura un moment interdit. Lorsque la porte fut refermée, le père et le fils s'embrassèrent tendrement.

— Vite, papa, dit l'enfant en sortant de sa cachette l'hostie sainte, vite, car autrement il serait trop tard. Je viens de faire ma première communion, qui, je crois, sera aussi la dernière.

— Que dis-tu, mon enfant ?

— Vite, papa, dépêchons-nous, reprit l'enfant, et il commença à haute voix l'acte de contrition”.

Le prisonnier ne put résister à cette invitation qui lui semblait venir du ciel. Il récita l'acte de contrition et se communia. C'est dans les bras l'un de l'autre que le père et le fils commencèrent leur action de grâces.

Mais bientôt le père s'aperçoit que son fils tremble comme une feuille.

— Qu'as-tu, mon enfant ? demande-t-il.

— Ah ! papa, ne te l'ai-je pas dit ? Voici le moment suprême qui nous réunit. Oui, le Christ-Roi récompense magnifiquement ma première communion. Du courage, papa”.

Il se tut, ferma ses beaux yeux jusqu'alors si pleins de vie et rendit son âme à Dieu.

Le père serra quelque temps sur sa poitrine le corps inanimé de son fils. Il ne tarda pas à remarquer au bras une blessure, et vit que les veines étaient horriblement gonflées...

Le directeur en chef de la prison lui avait fait une piqûre de poison violent...

(“L'Ami de Tous”)

VARIÉTÉS

Chez l'antiquaire. — C'est combien cette vieille horloge? demande un client à un antiquaire de la rue Craig à Montréal.

— Cinq cents piastres.

— C'est cher. Marche-t-elle au moins?

— Admirablement. Seulement, il y a la manière de s'en servir. Quand elle marque midi et qu'elle sonne quatre heures, il faut savoir qu'il est une heure et demie.

★ ★ ★

Les surprises de la graphologie. — Balzac se piquait d'être fort en graphologie.

Une dame vint le trouver pour le prier d'examiner un devoir d'un jeune écolier de douze ans, et de lui donner son avis sur l'avenir de l'enfant.

Balzac étudia l'écriture avec un soin méticuleux, s'assura que la dame n'était pas la mère de l'écolier, puis, ne craignant plus de lui faire de la peine, il déclara sur un ton d'absolue certitude : "Cet enfant-là est obtus et léger. Il ne fera jamais rien de bon."

La dame avoua alors à Balzac, non sans rire, que ce fameux devoir n'était autre qu'un fragment des cahiers d'enfance de Balzac lui-même.

★ ★ ★

Même chemin. — Le comte d'Essex disait un jour à son confesseur qui l'avait fortement réprimandé : "Tu mériterais que je te jetasse dans la Tamise. — Faites, lui dit le confesseur : le chemin du ciel est aussi court par mer que par terre."

★ ★ ★

Le plus pesant. — On demandait un jour à Diogène ce qui pesait le plus sur la terre : "C'est un ignorant" répondit-il.

★ ★ ★

Un édenté honteux. — Un jeune homme édenté voulait se mêler de plaisanter de Rossi, célèbre sculpteur milanais.

"Je ne m'étonne pas mon enfant, lui dit-il, que tu n'aies point de dents; car, elles sont tombées de honte d'entendre tant de sottises sortir de ta bouche."

★ ★ ★

Tondez mais n'écorchez pas. — L'avarice ne fut point le vice de l'empereur Tibère; il en avait assez d'autres sans celui-là. Il ne voulait pas que les peuples fussent écrasés sous des impôts trop onéreux. Un préfet d'Egypte, ayant envoyé au trésor impérial une somme plus forte que celle que devait fournir sa province, Tibère, au lieu de le féliciter, lui écrivit qu'il fallait *tondre* les brebis mais non les *écorcher*.

SOLUTIONS DES CONCOURS

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13
1	T	U	S		J	U	P	I	N		B	A	R
2	A	S	E	R		T	E	L		P	U	N	I
3	S	E	M	E	R		L		M	U	L	E	S
4		R	E		E	T	U	V	E		L	E	
5	F		R	A	C	E		O	R	E	E		C
6	E	T		S	U	S		S	E	S		M	I
7	T	E	S	T						S	I	A	M
8	U	S		R	I	T		R	U	E		T	E
9	S		P	R	E	L	A		O	R	N	E	S
10		L	U		E	C	R	I	N		T	A	
11	R	I	M	A	S		E		E	C	O	L	E
12	A	M	A	S		L	I	T		I	L	E	S
13	S	A	S		R	U	S	E	R		E	S	T

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
1		J	U	S			U	N	I				P	A	F				
2		U	R		I	P		O	S		P	U		B	U		R	O	I
3		V	A		L	O		V	O	T	A	S		E	S				L
4		E	N			R		I	L	E	S		L	I	E	U	E	S	
5		N	I	O	R	T		C	E	S	S	A		L	A	T	T	E	
6		A	T	R	E		L	E	E		E	S		L	U		E	S	
7		T	E			R	O	S	S				S	E	X	E			E

Bonnes réponses

Alfred (*Postulat*), 8. — Buckingham, 7. — Chambly, 3. — Dolbeau, 38. — Donnacona, 14. — E. S. S. S., 5. — Fall River, 3. — Farnham, 2. — Granby, 1. — Grondines, 2. — Grand'Mère, 4. — Garnier, 12. — Haïti, 12. — La Mennais, 5. — Laprairie, (*Postulat*), 2. — Laprairie, (ville), 3. — Louiseville, 2. — Montréal, 9. — Orph. St-Arsène, 2. — Pointe-Claire, 7. — Pointe-Gatineau, 14. — Québec, 1. — Montcalm, 1. — Morissette, 16. — Ste-Anne-de-Bellevue, 6. — Ste-Anne-de-la-Pérade, 1. — Shawinigan, 12. — St-Casimir, 6. — St-Constant, 2. — Ste-Geneviève, 1. — St-Grég.-de-Montmorency, 1. — St-François-Xavier, 10. — St-Jérôme, 2. — St-Lin, 1. — St-Léandre, 1. — St-Jean, 1. — Ste-Scholastique, 3. — St-Stanislas, 1. — St-Zotique, 2. — Les Trois-Riv., 8. — Vaudreuil, 10. — Verchères, 2.

BIBLIOTHÈQUE
NATIONALE



LA DÉBÂCLE À MONTRÉAL.